



Catherine Portevin

Pendant que j'y pense

De quoi le gris est-il la couleur? C'est à cette exigence de définition que convie **Primo Levi** dans un entretien de 1983, réédité sous le titre *La Zone grise* (qui comprend des analyses essentielles de Carlo Ginzburg et des deux intervieweurs, Anna Bravo et Federico Cereja; trad. M. Rueff, Éd. Payot). Par cette expression, l'ex-déporté d'Auschwitz III désignait la zone « *aux contours mal définis, qui sépare et relie à la fois les deux camps des maîtres et des esclaves* ». Là où l'opprimé peut devenir oppresseur en échange de quelque privilège, là où la solidarité s'effondre quand l'oppression atteint un point extrême. Le gris est la **couleur de l'ambiguïté** qu'irradie « *les régimes fondés sur la terreur et la soumission* ». L'ambiguïté, qui rend le jugement douloureux, mais pas le flou, qui en dispense. Le gris n'est pas le mélange indécidable du blanc et du noir, mais ce qui reste lorsque le blanc pur et le noir absolu ne servent plus de catégories morales. Cette zone grise aura hanté Primo Levi toute sa vie; il la dépeint dès *Si c'est un homme*, son témoignage écrit à son retour des camps, et y consacre un chapitre de son dernier livre, *Les Naufragés et les Rescapés*, paru après cet entretien, en 1986, un an avant sa mort. Depuis, déplore justement Anna Bravo dans sa postface, on a domestiqué la « *zone grise* » pour en faire « *les mots de la paresse* », une façon de renoncer à comprendre. Tout au contraire, comprendre fut l'obsession de Primo Levi. Non pour absoudre, mais pour juger, « *avec pitié et rigueur* ». Que l'humanité ne puisse se partager strictement en noir et blanc, bourreaux et victimes, maîtres et esclaves, monstres et héros, c'est la couleur du gris.

Livres

pour tous lecteur curieux lecteur motivé lecteur averti

L'ESSAI DU MOIS

(Re)construire les savoirs

À bas la transmission! Vive l'apprentissage par soi-même! Pour sortir de l'impasse, trois penseurs de l'éducation dessinent un maître qui ne détient pas la vérité mais sait en montrer le chemin. Par **Victorine de Oliveira**



Transmettre, apprendre / Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet, Dominique Ottavi / Stock / 264 p. / 19 €



On voudrait changer son rythme, y donner des cours de morale, y organiser de la prévention, y faire s'épanouir les enfants tout en leur apprenant à lire, écrire et compter... L'école aujourd'hui ne sait plus où donner de la tête! Sa mission se perd dans le brouillard des multiples réformes et débats dont elle fait l'objet. Afin d'y voir plus clair, Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet et Dominique Ottavi, trois penseurs de l'éducation, proposent de revenir aux fondamentaux que sont la transmission et l'apprentissage pour mieux analyser leur articulation. Une démarche collective pour un objet qui ne l'est pas moins : la construction des savoirs.

« *Nous sommes définitivement passés d'une société de transmission à une société de la connaissance* », diagnostiquent les auteurs. Ce qui signifie, scolairement parlant, que l'on est passé de « *l'impératif de transmettre* » à un « *modèle centré sur l'acte d'apprendre* ». Depuis les années 1970, fini les élèves docilement soumis aux maîtres, place aux « *apprenants* », êtres actifs capables de construire seuls et selon leur intérêt leurs propres savoirs. Mai 68 et son rêve de table rase sont passés par là, l'école n'y échappe pas. Les modèles d'autorité incarnés par la génération précédente, le passé, l'exemplarité des grands auteurs, volent en éclats pour mieux dévoiler l'autonomie et la liberté de l'enfant. À bas la transmission verticale, vive l'apprentissage.

L'ennui, c'est qu'il ne suffit pas de déclarer la transmission morte pour la faire effectivement disparaître. Quand l'école y renonce, elle se réfugie d'autant plus dans la sphère privée où nul souci égalitaire n'a lieu d'être. Cette « *éducation implicite* » qui se joue d'abord en famille est le point aveugle hypocritement ignoré des tenants de l'apprentissage. Dans *Les Héritiers*, coécrit avec Jean-Claude



L'ESPRIT ROMANESQUE
de Catherine Portevin

Les roses m'ont tué

Dans le Buenos Aires de la fin du XIX^e siècle, des passionnés de jardins sont assassinés. Un polar en forme de conte philosophique.

Crimes et Jardins / Pablo de Santis / Trad. François Gaudry / Métailié / 220 p. / 20 €



Passeron, Pierre Bourdieu, sociologue « soixante-huitard », l'avait pourtant mise en lumière dès 1964, soulignent les auteurs. Habitudes du corps et de l'esprit, valeurs morales, attitude face à la vie, maîtrise du langage... autant de « transmissions » que le paradigme de l'apprenant ne prend plus en charge. On aurait voulu ouvrir un boulevard aux inégalités que l'on ne s'y serait pas mieux pris, pourrait-on résumer.

Entre un modèle ou l'autre, il ne s'agit pas de choisir. « L'unilatéralisme ancien ignorait le comment, l'unilatéralisme nouveau ignore le quoi. [...] Nous sommes à la recherche d'un équilibre que l'on devine difficile », professent Blais, Gauchet et Ottavi. Là où les philosophies traditionnelles de la connaissance, de Descartes à Kant, ne nous sont d'aucun secours, pourquoi ne pas tenter une « phénoménologie de l'apprendre » ? Elle nous montrera que lire, écrire et compter ne sont pas des « compétences purement mécaniques ou fonctionnelles », comme on a tendance à les y réduire, mais un « labyrinthe de significations » qu'il n'est pas assez d'une vie pour entièrement défricher.

La disponibilité sans fin et sans fond d'Internet n'est pas pour rassurer ni encourager. Les auteurs y voient un miroir aux alouettes, dans lequel s'est perdue la « Petite Poucette » chère au philosophe Michel Serres, dont la dimension angélique est dénoncée. Pas de manichéisme toutefois. Internet et réseaux sociaux constituent simplement un nouveau défi pour des professeurs dont la mission sera d'« enseigner à éliminer, trier, organiser, hiérarchiser, faire des liens, distinguer le vrai du faux et du "même pas faux", veiller à la fiabilité des informations ». On ne leur demande plus de détecter la vérité mais d'en montrer le chemin sans en cacher les aspérités. Des Socrate 2.0, en somme.

De livre en livre, le romancier argentin Pablo de Santis a fait de l'enquête criminelle « le dernier refuge de la philosophie », une quête de vérité dans les méandres des fuites de la raison, des croyances et des symboles. Et du détective, son narrateur, une figure du philosophe. Il a le prénom de Freud (Sigmundo) et un patronyme qui sauve (Salvatrío). De son père cordonnier, il a hérité une propension à regarder le monde au niveau des semelles et les pas des hommes « au moment où ils dévient ». Faire de la philosophie, ou résoudre le crime, devient alors une manière de labyrinthe : pour ne pas se perdre dans les vertiges du concept, il faut tenir ferme le fil.

« L'histoire de notre vie est l'histoire de nos peurs », affirme le narrateur de *Crimes et Jardins*. Le Buenos Aires de la fin du XIX^e siècle, où se situe l'action, est une ville imprégnée de la culture, des utopies et de la révolution industrielle européennes, avec une élite secrètement décadente. D'où par exemple ce Club improbable qui se réunit au jardin et dont les membres sont assassinés les uns après les autres. Il y a là des personnages installés socialement mais frôlant un genre de déclassement : un homme d'affaires, un chasseur, un psychiatre, un antiquaire et un poète, que lie la passion de l'idée même de jardin. Ils se confrontent en discussions enfiévrées entre les partisans de l'Éden – le jardin d'avant la Chute comme nature originelle, sauvage et inviolée – et ceux de l'Atlantide, cette île engloutie à la société idéale inventée par Platon – le jardin comme cosmos maîtrisé, dessiné et ordonné par le génie humain. Le chasseur et le psychiatre, qui fréquentent le sauvage (animal ou psychique), sont édeniques ; les autres, qui croient à la maîtrise du monde (par les affaires, la collection d'objets ou la poésie), sont fascinés par l'Atlantide.

Par le regard incrédule de Salvatrío, Pablo de Santis nous égare dans un univers étrangement hors sol ou que le sol rend étrange. L'on croise une veuve qui cultive à mains nues des plantes rares et cruelles, un jardin pelé où s'écrasent les suicidés, des roses qui se nourrissent de charogne, une jeune folle qui se prend pour la princesse de l'Atlantide. Les jardiniers philosophes sont-ils morts pour leurs idées ? Le crime même est-il un geste philosophique ? Peut-être mais n'oublions pas que Sigmundo, lui, ne se fait pas d'illusions...